

Dominique-Claire GERMAIN

Incroyables Plans divins

ou

*Les Tribulations
d'un Émissaire de Lumière*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0869-2

© Dominique-Claire Germain

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

J'offre ces quelques lignes à Patti et sa famille, à Kay et Wayne, à Ed, à ma famille et mes enfants, à tous ceux qui m'ont accompagnée sur ce sentier douloureux mais si riche car baigné de Lumière.

Merci à tous les Etres qui dans l'invisible ne démissionnent jamais et nous allouent toute leur confiance quand la nôtre vacille !

Les Iles Vierges, juin 1980

Il est 21 heures, l'air est doux. Du pont supérieur, je vois Tortola s'éloigner, petits points lumineux et magiques. Tortola, cette île où je déambulais sans chaussure, jamais coiffée, saisissant chaque jour l'opportunité de gagner un peu d'argent pour alimenter ma vie de baroudeuse. J'aimais ses couleurs, ses douceurs, l'insouciance que j'y cultivais. Tout était facile, je n'avais peur de rien, enfin presque. Je flirtais avec tous les possibles. Sur cette terre les hommes se croisaient. Les quais, les bars, les rues poussiéreuses étaient des lieux d'échanges, de rencontres et de faux partages. Tout le monde connaissait tout le monde et personne ne savait qui était l'autre. Mais si nécessaire, on se montrait solidaire. C'était bon ainsi.

Leurs rêves réalisés, leurs aventures vécues et à vivre, débordants d'énergie ou parfois épuisés par des heures de mer, des hommes et des femmes des cinq continents convergeaient là, à un moment de leur vie. Au milieu de ces marins, je me nourrissais d'histoires. Je m'appropriais leurs rêves, et j'en échafaudais d'autres.

Je me sentais vivante, riche de rien, belle parce que simple et gaie. Je faisais partie d'une mouvance colorée et c'était merveilleux. Je vivais pleinement l'instant et je l'ignorais. J'étais forte, volontaire, drôle mais raisonnable et lucide. J'aimais cette vie, loin de l'agitation et de la performance. Assise contre un manguier, le menton badigeonné de jus de fruit, j'en saisissais toute l'harmonie. Je la faisais mienne.

Mais le soir, la bière pétillait dans les consciences. La musique remplissait l'atmosphère. L'herbe circulait, si banale. Il y avait aussi la cocaïne et le LSD. Ce monde inquiétant, je l'observais, je le côtoyais, je le fuyais, je le redoutais.

Je cherchais peu à comprendre.

Frenchy, c'est ainsi qu'on m'appelait.

Puis vint l'expiration du visa. Ici, les représentants de l'autorité ne sont pas tendres. Je croise Sam sur le quai. Il est peu bavard mais sait beaucoup de choses. Il m'invite à déguster quelques crevettes dans un restaurant coquet de la marina.

Il a des choses à me dire, je le devine. J'avais appris que son bateau « Kalizma », devait quitter le port prochainement. Sam a les yeux noirs, il est japonais, un peu rond. Je crois qu'il a envie de me protéger. Démarche humaine, c'est un peu la France qu'il assiste, un certain mythe.

La fourchette pointée vers le ciel, chargée de mayonnaise, il murmure :

– Que vas-tu faire, maintenant ?

Mon regard plonge dans ses yeux. Je m'arrête.

– Comment sais-tu que je dois quitter l'île ?

– Cela fait six mois que tu es arrivée à Tortola. Deux fois trois mois, ici, ils ne feront pas plus. Ils ne chercheront pas à comprendre. As-tu assez d'argent pour rentrer ?

– Sam, il est hors de question que je rentre, je ne peux pas, enfin, je ne veux pas.

– Je m'en doutais...

Sam m'impose un silence, puis grimace...

– Dans deux jours, nous larguons les amarres pour la Guadeloupe. Si tu le souhaites, je peux t'y déposer. Là, tu aviseras.

Naviguer sur Kalizma était impensable. C'était le yacht le plus majestueux des îles Vierges. Il avait appartenu à des célébrités d'Hollywood. Après avoir été le creuset de tumultes amoureux, une compagnie japonaise l'avait racheté. Il avait pour clientèle une élite nantie qui elle aussi cultivait des rêves et exprimait ses attentes.

Son équipage était au complet, j'en connaissais tous les membres. Plusieurs nationalités le composaient, il y avait un Canadien, deux Américaines, un Sud-Africain, deux Anglais, deux Japonais, une Antiguaise, et moi. J'avais créé des liens amicaux avec Debby. C'était elle qui quelques mois auparavant m'avait invitée à découvrir Kalizma. Au fil du temps, lors de soirées à bord, Sam qui en était le capitaine me faisait chercher dans l'île. Il aimait que je sois là. Pour quelques heures, je me déguisais en femme. Debby me prêtait de superbes robes. Je me coiffais, me maquillais, mais je restais pieds nus. Cela m'amusait, je me sentais belle. Mais je me préférais en short et débardeur, dans mon rôle de baroudeuse affranchie. Ce monde de fastes ne me séduisait pas. J'aimais afficher mon naturel plutôt spontané et sauvage. Là, il fallait se surveiller.

Je penche la tête dans mon assiette. Ceci me renvoie aux difficultés de ma situation. Je dois donner une réponse rapidement. Son invitation au restaurant avait pour seul but de me rassurer. J'étais si bien ici, qu'allais-je faire en Guadeloupe ? Et puis, parler anglais agrémentait d'exotisme cette vie. Me retrouver seule, larguée ! Que faire ? J'acceptais. Je verrai. Quitter ces amis qui n'en étaient pas vraiment bousculait mes repères. M'habituer à d'autres quais, à d'autres surnoms. Je me débrouillerai, ça je savais faire... Dans tous les cas, avais-je le choix ?

J'étais loin de me douter que j'allais franchir une étape cruciale. J'ignorais que ce voyage qui devait durer une petite nuit bouleverserait ma vie. Et que plus jamais je ne serais la même, j'avais 23 ans.

Kalizma

Je n'ai pour bagages qu'un sac à dos et peu de choses dedans. Je m'accroche à la passerelle, c'est jamais stable ces trucs-là. J'embarque sur Kalizma, soucieuse mais ravie. Ma cabine m'attend. Tout le monde s'affaire, il faut que tout soit prêt. Sam, me voit et me salue de la tête, rien de plus. Debby se rue sur moi. Qu'il est beau ce bateau ! Les heures s'écoulent. Ça monte, ça descend, ça nettoie, ça astique, ça charge, ça court dans tous les sens ! Je saisis un chiffon et je fais de même. Les heures passent.

Puis des cris, un conflit, un problème, Sofia pleure ! C'est une belle Argentine, mais caractérielle. Ce n'est pas la première fois qu'elle est à la source d'un certain grabuge. Il semblerait qu'elle ne veuille pas participer aux préparatifs, ce n'est pas son rôle dit-elle. Sam s'en mêle, calme. Sofia disparaît. Une demi-heure plus tard, Sam m'appelle. J'ai confiance. Il déclare :

– Sofia nous quitte demain matin à Pointe-à-Pitre, je ne peux plus compter sur elle. Les clients que nous récupérons sont français et espagnols, c'est une famille. Pourras-tu faire l'interprète pendant 15 jours le temps de la croisière ?

J'ai du mal à tout saisir, l'anglais de Sam c'est l'anglais de Sam.

– Je bafouille un « Bien sûr ».

– Descends dans le galley de l'équipage et vois avec Victoria les horaires des repas. Elle t'expliquera pour le linge et le reste. OK ?

– Ok !

Où se trouve le galley de l'équipage ? D'ailleurs, j'ignorais qu'il y avait deux galleys à bord. Je freine Jim dans sa course.

– Où est le galley, le nôtre ?

– A l'avant, sur le pont avant, tu verras, il y a des escaliers !

Je trouve la cantine du staff, ainsi que Victoria, une sereine et adorable noire. Elle est simple et m'explique tout. C'est elle le chef ici. On parle un long moment. Je remonte sur le pont. Il doit être 19 h 30. Je me promène alors dans les appartements, j'explore, je me délecte. Ça y est, je me sens un peu chez moi. Je ne suis plus invitée. J'ai un statut, je suis prise en charge, enfin pour quelque temps. Je me sens plus légère et rassurée. Je sonde chaque recoin et mes pieds caressent la moquette. Elle est épaisse et omniprésente, un luxe, une douceur que j'apprécie.

La nuit tombe. C'est le départ. Il y a du monde sur le quai. Moi, j'ai le privilège d'être là. Les moteurs se mettent en route. Un certain ordre est revenu. Colin et Tom larguent les amarres. Le moment est magique, c'est l'aventure. Ça sent le gasoil, les machines s'emballent, il faut éloigner le bateau du quai. Kalizma attire toujours des badauds. Dans l'attroupement, je reconnais Pascal et sa femme, Don, John, Yann... et d'autres. Je me laisse porter, à nouveau, je ne cherche pas à comprendre.

Petit à petit Tortola s'éloigne ou Kalizma, je ne sais lequel des deux. Je rejoins Jim sur le pont. C'est pour moi une place de choix. De là on voit tout, on domine tout et les alizés rendent vivants. Je me sens donc vivante. Jim, le nez pointé vers l'avant, fait office de proue. Il est grand et très brun pour un anglais. Sur le bateau il est investi de plusieurs rôles : mécanicien, copilote... Je me poste à ses côtés. Il ne dit rien, son visage est grave.

– Jim ?

– Hmmmmm ?

– Ça n'a pas l'air d'aller ?

– Je ne comprends pas pourquoi Sam a choisi de partir ce soir. Un marin ne prend jamais la mer un vendredi soir de pleine lune !

– Ah bon, c'est ça qui te tourmente ?

– Un vrai marin ne prend jamais la mer un vendredi soir de pleine lune, c'est ainsi ! Ça porte la poisse, c'est se jeter dans la gueule du loup. Je n'aime pas ça.

C'est vrai que ce clair de lune est fabuleux. Ce spectacle me séduit, véritable décor hollywoodien.

Je ne perçois rien d'alarmant, bien au contraire. Je grimace, perplexe. Je me dis que Jim a besoin de s'inventer des mythes, histoire de donner à l'instant plus d'intensité.

– Que veux-tu qu'il arrive ?

– Je ne sais pas, mais en mer tout peut arriver !

– Tu sais bien que Kalizma est fiable, pas de tempête prévue. Les quarts vont être assurés par deux personnes. Je crois que tu fantasmes. D'ailleurs tu devrais aller te reposer avant de prendre ton quart.

– Je ne pourrai pas, je tiens à être prêt au cas où !

– Bien !

J'ai la forte conviction que Jim aime s'enliser dans une profonde exagération.

Nous naviguons depuis plus d'une demi-heure. Cette eau noire, cette lune blanche, ces reflets si purs, ces idées si inquiétantes. tout cela me plonge dans mon silence, dans mon incertitude de l'après. Puis tout à coup le bateau ralentit. Jim a toujours les mains accrochées à la rambarde. Ses yeux roulent de droite à gauche. Je le sens angoissé. Il écoute, se tripote le menton. Il se fige dans un temps d'observation.

– Je te l'avais dit, c'est pas normal qu'un moteur s'arrête. Je vais voir ce qui se passe.

A mon tour, je quitte le pont et me dirige vers le cockpit. Je perçois une agitation peu ordinaire. Arrivée près de Sam, j'ai envie de savoir. Je n'ose pas rajouter un trouble au trouble. Au milieu de tous ces mots et de ces ordres débités avec excitation, je comprends qu'un moteur vient de tomber en panne. Je me fais toute petite pour ne pas gêner et me cale dans un coin. Colin, l'ingénieur mécanicien remonte des machines, les traits modelés par l'inquiétude.

– Sam, je ne peux rien faire, impossible de réparer. Il y a un double problème. Avec un seul moteur nous ne pourrions pas

atteindre Point-à-Pitre dans les temps. Il va nous manquer deux ou trois heures... et puis ce moteur alimente un gros frigo, enfin ce gros congélateur, ce qui veut dire que toute la nourriture va décongeler, ça représente des kilos de viandes et de poissons ! Enfin tu sais !

Sam ne dit rien et visiblement sonde des solutions. Colin est noir de graisse. Jim se tourne vers moi, écarquille les yeux, son regard est empreint d'évidence.

Il ne faut pas manquer les clients, c'est le premier problème à résoudre. La solution s'échafaude et Sam lance un ordre.

– Quand on aura un peu avancé, c'est-à-dire dans 4 heures, Colin et Frenchy vous allez prendre la vedette et rejoindre la Guadeloupe. Quand vous aurez atteint le premier port de pêche, prenez un taxi et rendez-vous directement à l'aéroport. Trouvez les clients, offrez leur un bon petit déjeuner, on se retrouvera plus tard !

Je jette un :

– Pourquoi moi ?

– Tu es la seule à parler français ! Va te reposer, la nuit sera courte.

Je n'ai pas du tout envie d'aller dormir, ni même de m'allonger. L'équipage se retrouve dans le salon. C'est une atmosphère contrariée qui nous accompagne. Hilary décide de mettre une vidéo, histoire de canaliser les pensées. Inutile de se perdre dans des bavardages. Nous voilà installés, avachis dans les fauteuils ou allongés par terre. Le choix se porte sur Cléopâtre avec Liz Taylor. La lumière de la télévision blanchit nos visages. J'ai du mal à tout suivre. Certains baillent. Voilà vingt minutes que le film a commencé, nous avons oublié l'avarie. Puis... puis l'image se brouille, se déstructure et plus de son. On souffle, on ne sait pas s'il faut rire ou râler. Constat déconcertant, le magnétoscope tombe en panne. On le bidouille, le titille, rien n'y fait !

– C'est sûrement un mauvais tour de la lune ! ironise Lisbeth.

A Jim de renchérir :

– Je ne comprends pas pourquoi on a pris la mer un vendredi soir de pleine lune !

– Arrête ! c'est pas la lune, ça s'appelle le hasard, la coïncidence !... Nous avertirons Sam plus tard.

Tout le monde part se coucher. Je reste seule. Je m'allonge sur le canapé. J'aime cette solitude où l'on n'est pas vraiment seul. Il y a tant de vie autour de moi. Il y a toujours quelqu'un qui veille sur le bateau. Le roulis de Kalizma me berce. Vers quoi je vais ? Que me réserve la lune ? Je souris et je m'assoupis. Je me sens bien.

Une main secoue mon épaule. Une voix retenue, murmure :

– Frenchy, c'est l'heure !

Il doit être 4 heures du matin. Je crois que j'ai un peu froid. J'enfile un pantalon. Je déniche des chaussures, obligée. On me suggère de prendre un pull. Tom, le cuisinier japonais m'apporte un thé que j'apprécie vraiment. Je me passe de l'eau sur le visage et me brosse les dents. Je suis prête. La vedette qui nous attend s'avère être un magnifique hors-bord propulsé par un moteur de cent quarante chevaux. Je suis loin d'imaginer les sensations que je vais vivre.

Je saute dans cette coque blanche qui se dandine sur cette masse mouvante, noire. L'eau me fait peur, elle ébranle en moi un malaise. Tout ceci est empreint d'aventure, je m'y complais. Colin s'empare des manettes et met les gaz. L'avant se soulève et les sensations secouent mon corps.

Je me laisse aspirer par cette jouissance, cette ivresse, cette puissance. Je me sens unique, maître de l'instant. Que ce moment est fort et grand ! J'inspire profondément cette vie. Mon souffle long me nourrit. La mer est d'huile et le bateau la pourfend sans hésitation. Nous déchirons la nuit, nous entaillons l'eau. Kalizma disparaît, la Guadeloupe apparaît dans le lointain. Le bruit nous contraint à nous taire. Puis, il nous suffit d'un regard avec Colin

et Jim pour que l'on éclate de rire. C'est génial. Je vibre et cette nuit me comble.

Les embruns provoqués par la vitesse me cinglent le visage, ainsi, même ma peau participe à cet enchantement. Ce vol marin dure un peu plus d'une heure.

L'avant du bateau replonge son nez dans l'eau. Tout se calme, le petit port s'offre à nous. Le flanc de la vedette vient heurter les pneus accrochés au quai. Jim nous abandonne là, il doit rejoindre Kalizma. Un salut de la main, il repart. Sam a dû, par contact radio, nous dégoter un taxi. Collé au walkie-talkie, Colin recueille les dernières informations. Un taxi ne devrait pas tarder. Le chant des grillons remplit l'atmosphère. On se sent humides, seuls, heureux. Il fait encore nuit. J'ignore où l'on se trouve exactement.

Vingt-cinq minutes après, des phares se dirigent sur nous. Je ne me sens pas fatiguée, excitée, même. Quelques mots échangés, puis les portières claquent. La voiture nous conduit alors vers l'aéroport. La nuit est splendide, ma conscience le sait. Je suis présente et je m'imbibe de tout, tant je suis fascinée.

Les palmiers immenses forment une haie d'honneur. La lune nous accompagne et défile entre les arbres. Mes yeux scannent le paysage, j'aime les îles. Je ne sais combien de temps dure cette course, mais le ciel petit à petit s'éclaircit.

Ma tâche redevient plus officielle et sérieuse. Je me recoiffe et tente de me rendre plus présentable. On compte sur moi pour que ce contact soit riche d'excuses et de courbettes. Je ne suis pas très habile pour ce genre de pirouette. Bref, on s'extirpe du taxi devant les « arrivées ». Je cours, je cherche, je panique un peu. Je ne trouve personne. L'avion a atterri depuis plus de trois quarts d'heures. Les clients ont disparu... sans laisser de trace. Il est juste d'imaginer que l'insatisfaction ait entaché leur bonne humeur. Nous allons sans trêve vers de nouvelles complications. Le rythme est intense, mais, là je ne suis pas détendue. Je sais mon rôle se préciser. Le temps passe, le stress me gagne !

Il faut retrouver vite les clients. Les coups de fil s'enchaînent. Finalement notre recherche s'achève à l'hôtel Méridien. J'en franchis le seuil et là je reste médusée.

S'avance vers moi d'un pas impétueux un personnage sorti d'une pièce de théâtre. Aline est grande, perchée de surcroît sur des talons impensables. Son bras est impérialement levé au-dessus de sa tête afin que son index maintienne son immense capeline blanche. Sa robe est une impressionnante nébuleuse rose et bleue. Des bijoux agrémentent le tout. Le maquillage est prononcé. Bref, tout ce que je ne suis pas. Aline est célèbre et l'affiche avec extravagance, c'est presque paradoxal. Je me sens ridicule, petite, insignifiante. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche, que déjà je suis submergée de reproches. Un violent mécontentement anime ses lèvres rouges. Je n'ai pas le temps d'en placer une. Puis d'un geste travaillé, elle change de bras. C'est l'autre index qui vient sceller sa capeline sur son crâne. Je trouve cela étrange et très amusant, mais je garde mon sérieux. Aline ne parvient pas à m'impressionner, la scène est trop théâtrale.

Colin ne dit rien. Je tente d'expliquer, je suis lamentable. Arrive son compagnon, plus sobre, plus petit, mais très riche. Je me dois de faire quelque chose d'intelligent. Je crois que je souris pour la première fois et je leur tends la main. Mon calme de surface les rassure un peu. Elle a déversé sur moi sa colère et sur moi seule. Cependant je me sens étrangère au problème. Tout cela ne m'atteint pas. Je la perçois si enchaînée dans son paraître. Qui serait-elle sans tous ces artifices ? Contrairement à « ma richesse faite de rien », elle me fait l'effet d'être pauvre d'un trop plein de vide.

Entre-temps, Kalizma a jeté l'ancre dans la baie. Les messages radio sont plus nombreux. Sam nous donne rendez-vous. Nous conduisons ces gens peu ordinaires vers leurs temps de vacances peu communes.

La tension tombe. Pouvoir communiquer en français facilite le contact et minimise, a priori, le problème. Tout cela simplifie